

Vendredi 7 octobre 2022

Les pratiquants sont en ligne sur les tatamis. Aujourd'hui commence un stage de trois jours. Quatre séances sont prévues, alternant le soir et le matin. En entrant dans le dojo, je peux sentir l'atmosphère différente.

Des anciens pratiquants d'autres dojos reviennent. Des débutants s'inscrivent. C'est une couleur différente de la pratique matinale les autres jours. Je salue quelques connaissances, vais me changer.

Retourner à la pratique est évident, nécessaire, follement désiré.

Je m'interroge en ce moment sur la pratique théâtrale. Celle de l'écriture. Celle de l'Aïkido. Mes trois chemins. Sur l'importance de la continuité de la pratique.

Un musicien fait ses gammes. Un danseur ses étirements. Le travail est quotidien, ou du moins très régulier. Qu'en est-il de la mise en scène?

En France, le metteur en scène est le porteur de projet. Il additionne à sa pratique de la mise en scène, par la force des choses, d'autres pratiques qui ne constituent pas son art. On revêt alors des habits, plus ou moins bien taillés, de producteur, de VRP, d'entrepreneur d'on ne sait trop quelle entreprise. Il est parfois long de monter un spectacle et il arrive que l'on attende des mois avant de pouvoir commencer les répétitions. La pratique du plateau en pâtit, il me semble. Il y a des moments où cela ne me pose pas de problème. Mais pas aujourd'hui.

Pratiquer son art quotidiennement ou très régulièrement m'apparaît comme une base. L'écriture m'a démontré que certaines portes ne s'ouvrent qu'avec un travail continu, répété, quotidien. L'on a besoin d'une base stable à partir de laquelle on peut, après, s'ouvrir à la vie qui englobe et dépasse son art.

En ce moment, je manque de pratique. La scène me manque. Je tarde à finir un texte qui patiente depuis plusieurs années. La reprise de l'Aïkido au dojo, après une longue absence, est une manne.

Lorsque les pratiquants sont assis sur les tatamis, lentement, peu à peu, le silence se fait. J'ai souvent l'image de poussières dans l'air qui retombent. Le silence, comme ces particules que l'on voit dans les rais de soleil à travers une vitre, se dépose sur chacun.

Le maître n'est pas encore là. Les paroles, déjà rares, s'estompent complètement. On entend quelques souffles.

Puis le maître arrive. Il entre, s'assoit à un angle des tatamis, sort son bokken de sa housse. A cet instant, autre chose advient. Le silence change de nature, de texture. C'est aussitôt perceptible. Quelque chose se densifie dans l'espace, grâce à la présence du maître et de ce qu'elle génère instinctivement, inconsciemment, chez les pratiquants.

C'est comme si l'on entendait un diapason auquel on pourrait immédiatement s'harmoniser.

Le silence nettoie en quelques secondes tout ce qui précédait, dilate l'espace, se densifie.

On espère secrètement de tels chavirements.

J'ai vécu ces silences d'avant la séance dans de nombreux dojos. Y compris au Hombu Dojo de Tokyo, le centre mondial de l'Aïkido. Il y a des silences de convenance, de forme, d'étiquette.

Là, c'est autre chose.

Le maître est immobile. Nous le sommes aussi. Le silence s'ébat dans l'espace vide que nous lui avons laissé.

Bien sûr, sur le plateau, au théâtre, on est en quête de cela. On cherche comment harmoniser la scène et la salle. Parfois cela nous tombe dessus sans prévenir. Parfois c'est une lente construction, et cela émerge peu à peu.

Souvenir des représentations d'un ancien spectacle « On prend le ciel et on le coud à la terre », autour de Christian Bobin : j'avais beaucoup appris à modeler sur scène le rapport au présent et le lien avec le public, notamment à l'aide du silence. Je l'avais perçu comme de l'argile à façonner, comme si je pouvais le toucher du doigt. Prendre entre ses mains le silence et le modeler.

Ici, c'est le ki du maître qui, bien sûr, agit comme diapason. Mais c'est aussi plus que ça. C'est le dojo lui-même qui participe à la construction de cette qualité, de cette densité. C'est l'attention constante qui le nourrit, cette attention continue des pratiquants à faire vivre cet espace chaque jour, qui permet à ce type de silence d'apparaître, je crois.
Il suffirait d'aller dans un gymnase ou un club pour voir la différence.

Ici, l'espace est déjà chargé. De son histoire. De cette attention déposée quotidiennement par les pratiquants. Un espace chargé, qui permet ou favorise un certain type d'écoute. Une terre fertile.

Dans notre théâtre à Vitry, c'est ce que nous essayons de faire : charger l'espace. Permettre, par le biais de l'attention, à ce qu'il devienne autre chose qu'un théâtre. Qu'il devienne un lieu et favorise autant pour les artistes que le public une certaine profondeur, une certaine amplitude. C'est invisible dans sa manifestation, cela ne peut pas être mesuré autrement qu'avec la sensation. Pourtant on le sent, quand on rentre dans un espace : « Là, il y a quelque chose. » L'écrin dans lequel l'oeuvre a lieu influe sur sa rencontre avec le public. Croire l'inverse, c'est limiter le déploiement au visible. C'est ne voir qu'avec un oeil. Et encore.

Peu déploient leur attention au-delà de la scène. Claude Regy le faisait, inspectant les pentes des gradins et les faisant parfois refaire, intimant aux spectateurs de se taire avant même de rentrer dans la salle. Ou Zeami, dans un autre temps et une autre culture, disant qu'il fallait être fou pour jouer le même rôle de la même manière au printemps ou en hiver.

J'ai pu éprouver, à l'instant de l'extinction de la lumière public juste avant la représentation, quelque chose s'approchant de cette écoute. Il faut trouver le moment juste. Quand le public a fini de s'installer, quand les manteaux sont enlevés, il y a un instant très ténu dans lequel le public, l'entité du public est comme en équilibre, entre le monde d'avant et l'inconnu de la représentation. C'est là qu'il faut entrer, donne le top du noir salle. Sans hésitation. Une seconde avant et une toux viendra gêner la disparition de la lumière. Une seconde après et il y aura eu une légère attente, un empâtement chez les spectateurs. La représentation partira avec un très léger retard.

Que ce soit au dojo au sur scène, finalement, c'est la même recherche. Le réel est plus ample, plus fin, plus profond que ce qu'on pense. Nous le sommes aussi. A nous de porter notre attention au delà ou en deçà du vacarme, du chaos du monde, qui a pris soin de laisser de nombreuses traces sur nos corps et nos esprits.

Me revient, à intervalles réguliers, tous les ans à peu près, de façon lancinante, ces phrases de Terence Mallick issues du film « la ligne rouge ».

« Tout est un mensonge. Tout ce qu'on entend. Tout ce qu'on voit. Il en dégueule de partout. Un mensonge après l'autre. Tu es dans une boîte. Une boîte qui se déplace. Ils veulent que tu meures. Ou que tu mentes avec eux. Il n'y a qu'une seule chose à faire. Se fabriquer une île. Si je ne te revoie pas dans cette vie. Que je ressente le manque. Jette-moi un regard. Et ma vie sera à toi ».

Le maître est immobile, en seiza. Le groupe est à l'unisson. Le silence nous pénètre, chacun différemment, nous invite à descendre en nous-mêmes. Des dizaines et des dizaines de paysages.

« Où on était quand on était ensemble? Qui étais-tu? Qui a vécu avec moi? Marché avec moi? Le frère. L'ami. De la lumière aux ténèbres. De l'amour au conflit. Ce sont les oeuvres d'un seul esprit. Les traits d'un même visage. Ô mon âme, recueille moi maintenant. Regarde à travers mes yeux les choses que tu as créées. Tout est lumineux »

Une femme est derrière moi. Ceinture noire, elle vient d'un autre dojo à l'étranger. Je ne la connais que peu. Pendant une heure, on n'échangera pas plus de trois mots. Pourtant, beaucoup sera dit durant la séance entre nous. Découverte de l'autre, de sa couleur. Les sphères, les sensibilités se frôleront, se toucheront, se fondront puis se sépareront. L'Aïkido comme art martial cède la place à autre chose. Maître Ueshiba parlait de misogi, de purification, de manifestation de l'amour.

« Un homme ne verra dans un oiseau qui meurt qu'une douleur sans réponse. Mais c'est la mort qui a le dernier mot. Elle se moque de lui. Un autre voit le même oiseau, et il est touché par la grâce. Quelque chose sourit à travers lui. »

Le maître se lève. La séance commence.